



CATHERINE CÔTÉ

FEMMES DE
DÉSORDRE

vlb éditeur

CATHERINE CÔTÉ

FEMMES DE
DÉSORDRE

v1b éditeur

DIMANCHE 14 MARS

Marcus O'Malley allume son cigare en garant sa voiture devant le Mrs Louise, un immeuble défraîchi situé au cœur du Red Light. La portière côté passager s'ouvre aussitôt et Suzanne Gauthier s'élançe dans la rue enneigée en direction de l'entrée de la maison de désordre, ses bottines glissant sur la chaussée. Si ce n'était du froid, il ne serait pas désagréable de s'y promener en cette belle nuit de mars. En voyant Suzanne patiner vers la porte à toute vitesse, le sergent-déetective songe à lui demander de ralentir, mais se ravise et lui emboîte le pas en ronchonnant.

Depuis le temps, Marcus s'est habitué au tempérament fougueux de la femme de son meilleur ami, Léopold Gauthier. Le sergent-déetective n'a d'autre choix que de composer avec elle : Suzanne est l'une des journalistes de faits divers les plus appréciées de la métropole. Mais leur relation ne se limite pas au travail, et Marcus le sait. Au fond, il l'apprécie, Suzanne. Ils ont passé beaucoup de temps ensemble pendant que Léo faisait la guerre en Europe. Il la connaît assez pour se rendre

compte que ce soir, elle n'est pas dans son assiette. D'ailleurs, à voir ses joues pâles et son air renfrogné, à peu près n'importe qui pourrait en arriver à la même conclusion. Marcus voudrait lui demander ce qui cloche, mais il a ce goût de rye dans la bouche qui n'en finit plus de remonter.

Vivement la fin de la soirée. Le plus tôt ils vont en finir avec cette scène de crime, le plus vite Marcus pourra rentrer chez lui et continuer à boire. Avec deux-trois verres de plus dans le corps, il arrivera peut-être à oublier qu'il a enfin accepté de signer les papiers de divorce que lui demande Diane depuis six mois, à oublier qu'il vit désormais tout seul, dans un appartement exigu, avec des voisins bruyants. Et là, son imbécile de partner qui l'appelle pour le convoquer sur une scène de crime, un dimanche soir en plus... Décidément, se dit Marcus, when it rains, it pours.

Sous la lueur blafarde du croissant de lune, le Mrs Louise ressemble à tous les autres édifices du Red Light : des briques brunes sur la façade, du mortier élimé, des fenêtres qui ne semblent pas avoir été lavées depuis longtemps... Évidemment, rien ne signale les activités lubriques qui se déroulent à l'intérieur. Il n'y a qu'une ampoule rouge qui attire l'attention des passants sur cet endroit en particulier. L'immeuble est illuminé par les phares des voitures de police stationnées aux alentours et par l'ampoule rouge au-dessus de l'entrée qui donne à la rue Saint-Dominique un air de boulevard du crime.

Il a cessé de neiger, mais la nuit s'est brusquement refroidie, formant un lugubre paysage de glace. Un attroupement s'est créé près de l'édifice, sans doute des clients qui viennent d'être évacués : pour entrer dans la maison de désordre, Suzanne et Marcus doivent se frayer un chemin à travers une poignée d'hommes engoncés dans des manteaux de feutre, la tête recouverte d'un chapeau sombre. Quelques policiers tentent de tenir ces passants à distance avec peu de succès. N'ont-ils rien de mieux à faire, ces voyeurs ? Une famille qui les attend, peut-être ?

En attendant que Marcus joue des coudes ou qu'il use de son autorité pour leur faire de la place, Suzanne trouve déjà le moyen de commencer à prendre des notes. Marcus la pousse à l'intérieur, où ils sont accueillis par une chaleur étouffante.

À la lumière des ampoules tamisées, on dirait que les murs transparent. Le vestibule est encombré de meubles : un fauteuil rembourré, une console, des bibelots démodés et gommés de poussière. Dans le couloir adjacent, des agents interrogent une jeune femme, sans doute une employée de la maison. Ses lèvres charnues, peinturées d'un rouge vif, tremblent lorsqu'elle prend la parole, ses mots sont inaudibles.

Marcus se demande s'il est déjà venu dans cet établissement auparavant. L'endroit lui rappelle vaguement quelque chose et, ces dernières années, il a tendance à oublier ce qui lui arrive la nuit. Le sourire maladroit que la fille adresse à Marcus est gâché par les larmes qui coulent encore sur ses joues fardées. Le sergent-détective détourne le regard avec une petite gêne.

Un agent qui semble intimidé par l'endroit s'approche de Marcus.

— Sergent O'Malley ? On vous attend en haut. On m'avait pas dit que vous veniez avec quelqu'un...

C'est un jeune aux joues rondes et au visage enfantin. D'un geste vague, le blanc-bec indique Suzanne. Celle-ci lui offre une salutation qu'il ignore pendant que Marcus grogne :

— T'es nouveau, toi, hein ? Madame est avec moi. Tasse-toi.

D'une main, le détective écarte la recrue et prend les devants. Il grimpe les marches deux à deux, talonné par Suzanne dont les pas résonnent dans la cage d'escalier. Le claquement régulier de ses talons lui donne mal à la tête, comme si un pincement derrière ses oreilles s'étirait jusqu'à sa nuque. Ils parviennent à un autre couloir mal éclairé, aux murs tachés d'humidité, aux planchers de bois égratignés. Décidément, ce n'est pas le plus beau bordel que Marcus ait visité de sa vie.

Tout au fond, son partner leur fait signe de s'approcher. Le regard fixé sur Suzanne, Carignan passe une main dans ses cheveux frisés et s'exclame d'une voix bourrue :

— Ah ben, la belle Suzanne... Eh que ça fait plaisir de te voir !

— Come on, Carignan, l'interpelle Marcus, qui sait trop bien que son partner perd tous ses moyens en présence de la journaliste. Qu'est-ce qu'on fait ici ? A dead prossie ?

— Non.

Carignan les conduit dans une des chambres de l'établissement. La pièce est meublée d'une commode où trônent des flacons de parfum et des articles de maquillage – rouge à lèvres, fard à paupières, mascara –, le tout surmonté d'un miroir qui aurait besoin d'un bon coup de chiffon.

Sur le lit aux couvertures poisseuses, un cadavre est affalé sur le dos. Il s'agit d'un homme.

Marcus s'avance pour mieux examiner la dépouille. Il ne voit pas grand-chose, puisque la pièce est éclairée par une seule ampoule nue. Il identifie tout de même trois entrées de balle : deux au torse et une à la tête. Les blessures ont beaucoup saigné et les draps sont tachés de larges empreintes luisantes. La victime est à moitié dévêtue. Les boutons de ses pantalons défaits laissent entrevoir un caleçon cerné.

Suzanne fume dans un coin. Le bout de sa cigarette rougeoie dans la pénombre. Qu'est-ce qu'elle a à se tenir loin comme ça ? Depuis le temps, elle devrait s'être habituée à la vue des cadavres, mais on dirait qu'elle s'entête dans ses sensibleries. Sans doute un caprice de femme. Le sexe faible, après tout, se dit O'Malley.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-il enfin.

— Ils venaient juste de finir, explique Carignan. La fille était sortie pis elle a entendu un coup de feu. Elle était aux toilettes, à l'autre bout du couloir. Il a pas été volé. On a retrouvé son portefeuille dans ses poches. L'argent pour la fille est sur le meuble, là. Personne a vu le tireur.

- Comment ça se fait ? demande Marcus.
- Les autres filles étaient avec des clients dans les chambres.
- La tenancière ? suggère Suzanne.
- Elle tenait le comptoir à l'accueil. Je lui ai pas parlé encore. Toutes les catins ont été questionnées.
- Les prostituées, le reprend Suzanne.
- Quoi ?
- C'est pas des « catins », c'est des « prostituées ».
- Whatever you say, doll, dit Marcus. Carignan, est-ce que Chiasson est déjà passé ? Les photos du corps ont été prises ? All the forensics ?
- Pas encore.

Tant que le coroner ne sera pas venu faire son tour, ils n'en sauront pas plus sur les circonstances de la mort... quoique celles-ci soient manifestes.

Le sergent-détective se dirige vers la fenêtre. Sa tête commence à tourner. Maudit rye. Il soulève le carreau et crache en direction d'un banc de neige, tout en bas. L'air frais lui fait du bien. Il doit reprendre un semblant de contrôle parce qu'il a une enquête à mener. Peut-être qu'un peu plus de rye lui ôterait son mal de cœur... Pris d'une autre nausée, il palpe ses poches à la recherche de sa flasque, sans succès. Il l'a sans doute oubliée chez lui. Dommage. D'une voix forte, il interpelle Carignan.

— La victime ? demande Marcus, tentant de reprendre son souffle.

— Yvon Bouchard. Trente-six ans, journalier au port. Habite dans Ville-Énard. Marié. Sa femme est pas encore au courant.

— On va la voir après ?

— Je peux le faire tout seul.

— No, I'm coming too.

Ç'aurait bien fait son affaire que son partner s'occupe tout seul de questionner la veuve. Mais Carignan est un idiot, à qui Marcus sait bien qu'il ne peut confier aucune

affaire importante. Cela dit, il a hâte de quitter cet endroit. La chambre du bordel pue, un mélange de fumée de cigare, de lotion d'après-rasage et d'urine. Marcus s'appuie sur le cadre de la fenêtre une seconde fois et laisse l'air frais nettoyer ses poumons. Derrière lui, Carignan demande à Suzanne :

— Il est-tu correct ?

— Certain. Je peux aller voir la tenancière ?

— Toute seule ? No way. Prends ton mal en patience, Sue. Tu vas retourner chez toi bientôt.

— Sergents ? les interpelle l'agent de tout à l'heure. On va être prêts pour vous, avec la Madame.

*

Le salon où les mène le policier est encore plus insalubre que la chambre qu'ils viennent de quitter. La tenancière de l'établissement, une blonde entre deux âges à l'air fatigué, est confortablement installée sur une causeuse capitonnée de velours. Un éventail à la main, la femme remue l'air asséché par les calorifères, faisant danser ses boucles devant son visage fermé.

Marcus se poste dans un coin ombragé de la pièce pour pouvoir mieux la jauger. Elle est accoudée au bras de la causeuse, les pans de sa robe de soie verte s'écartent quand elle bouge, dévoilant ses chevilles délicates. Avec ses sourcils froncés et ses lèvres pincées sur un porte-cigarettes, elle a l'air d'une femme dure, de quelqu'un qui en a vu d'autres. Marcus se souvient avoir aperçu son portrait dans les bureaux de la Moralité, au quartier général de la police. De toute évidence, elle n'en est pas à sa première altercation avec eux.

En revanche, ça semble être la première fois que ça concerne un meurtre.

Carignan s'installe face à la tenancière, sur une chaise de bois dont les pattes grattent le parquet abîmé. En montant, Marcus lui a indiqué qu'il le laissait volontiers prendre le lead

de l'interrogatoire. Sa nausée s'est atténuée, mais... Diane. Il n'arrive toujours pas à se la sortir de la tête et, ce soir, c'était la première fois qu'il rencontrait son nouvel homme, Gérard. Un coup dur pour Marcus. Mais c'est pour ça qu'elle voulait le divorce, non, pour refaire sa vie avec quelqu'un d'autre ? Autrement, la séparation aurait été suffisante... Il aurait dû y penser plus tôt, avant d'accepter de souper chez eux. Une fois de plus, il se traite d'épais, d'imbécile, d'idiot.

Peut-être que Diane dort dans les bras de Gérard en ce moment même. Il a un pincement au cœur quand il pense qu'elle finira sans doute par l'oublier, lui, le père de ses filles. Il les verra une fois de temps en temps, et ce sera tout. Ce sera comme s'il n'avait jamais fait partie de leur vie.

L'idée lui donne envie de pleurer. Il la chasse de son esprit et s'aperçoit que son cigare s'est éteint. Il le rallume en inspirant fortement. Fumer le reconforte toujours, après tout.

Carignan n'a toujours rien dit. Il prend son temps, on dirait. Finalement, il demande :

— Madame Ida Labelle, c'est ça ?

— Oui, répond la femme. Vous, c'est quoi votre petit nom ?

— Sergent-détective Paul Carignan. Lui, c'est Marcus O'Malley, mon partner.

— Pis vous ? demande la Madame en pointant Suzanne du menton.

— C'est pas important, lui répond Carignan. Vous savez ce qui s'est passé, non ? Il y a un homme qui est mort dans votre bordel.

— Dans ma *maison*, le reprend-elle. Oui, on m'a dit.

Cette fois, madame Labelle indique Marcus du menton.

— Je vous aurais pas déjà vu ici, monsieur le sergent ? Un bel homme comme vous, ça se remarque.

— Je pense pas, non, nie Marcus.

Mais il est de moins en moins convaincu qu'il n'a, effectivement, jamais compté parmi ses clients. En plus, il n'est pas

sûr d'apprécier les flatteries de madame Labelle, mais il n'est certainement pas assez idiot pour les croire. À cette heure-ci, sa mâchoire doit être recouverte de son habituel five o'clock shadow et ses cheveux sombres sont aussi désordonnés que d'habitude. De fait, une mèche lui tombe devant les yeux et il la balaie d'un mouvement de tête.

Diane lui a justement fait remarquer, plus tôt, qu'il devrait prendre le temps d'aller chez le barbier... Il va désormais devoir penser seul à ces choses-là.

La voix de son partner le tire de ses réflexions.

— Vous tenez un registre des gens qui traversent votre... maison ?

— Certain. Faut bien se protéger.

— Se protéger de quoi ?

À la question de la journaliste, la tenancière lève les yeux. Son regard lourdement fardé détaille Suzanne de la tête aux pieds. Si la journaliste est troublée par la femme de désordre, elle ne le laisse pas paraître.

— Vous êtes jolie, vous, constate enfin la tenancière. Rousse, en plus ! Les hommes aiment ça, les rousses. Vous feriez fureur ici.

Stupéfait, Marcus ne peut retenir un éclat de rire. Il la verrait bien, Suzanne, travailler dans un bordel. Un emploi moderne pour une femme libérée.

Suzanne, par contre, ne semble pas tentée par cette offre.

À côté de Marcus, un radiateur fait entendre un cliquetis avec la régularité d'une montre. La chaleur que dégage l'appareil achève de l'épuiser. Il écarte les pans de son manteau, découvre sa chemise qui commence à être imbibée de sueur, avant de rappeler la tenancière à l'ordre :

— Madame Labelle ? On est pas là pour que vous recrutiez du nouveau monde. Let's get back to your story. Vous auriez pas remarqué un homme avec un gun, par hasard ?

— Vous êtes direct, vous. J'aime ça. Anglophone, en plus ?

— Ça vous tenterait pas de répondre à nos questions ? Il est tard. We want to go home.

— Non, j'ai pas remarqué d'homme avec un « gun ». J'aurais pas laissé entrer un homme avec un « gun », vous saurez. En tout cas, le gars qui est mort est arrivé vers 9 heures. Il venait souvent. On nous l'avait recommandé, comme tous les clients de mon établissement. C'est pas une maison de l'Est de la ville que je gère.

— Comment ça, on vous l'avait recommandé ?

— On accepte juste des clients respectables qui traitent bien les filles, ici. Sinon, on les met dehors. On a de la sécurité.

— Pas assez, on dirait. Pis le mort, c'était un homme « respectable », comme vous dites ?

— Oui. Il voyait toujours la même fille. Lyne Lamontagne, qu'elle s'appelle. Un bien beau morceau, je vous le dis. Il la traitait bien, en plus. Un vrai gentleman. Dommage.

— So, à soir, il était avec Lyne ?

— C'est ça. C'est moi qui l'ai laissé entrer. La fille à l'accueil est malade, je la remplace. Ça faisait à peu près une demi-heure qu'il était là quand j'ai entendu du bruit en haut. Je suis montée voir ce qui se passait, pis le gars était mort.

— Il y a combien de sorties dans votre maison ?

— Juste une.

— D'escaliers ?

— Juste un.

— Vous avez vu personne passer ?

— C'est ça. J'ai envoyé une de mes filles chercher la police tout de suite. Je suis une bonne citoyenne, vous saurez. S'il se passait quelque chose de louche ici, j'essaierais pas de le cacher.

— That's debatable.

Marcus repense à ce que son partner lui a expliqué pendant qu'ils marchaient vers le salon. L'établissement a été fouillé à son arrivée. Il y avait des filles et des clients dans toutes les autres chambres, mais personne n'était en possession d'une

arme à feu. Les policiers ont beau avoir passé le Mrs Louise au peigne fin, il n'y a toujours aucun revolver en vue. Il en conclut que le tueur doit bien être sorti d'une manière ou d'une autre. La voix rauque de Carignan interrompt d'ailleurs le fil de ses pensées :

— Est-ce que ça se peut que le meurtrier se soit sauvé pendant que vous attendiez les agents ?

— Je vous l'ai dit, il y a juste une sortie. J'étais là tout le temps pis j'ai vu personne passer.

— Ça se peut pas, madame Labelle.

Avec une moue amusée, la tenancière écrase son mégot dans un cendrier. Elle sort un paquet de cigarettes de son petit sac à main, en prend une et lève la main vers Marcus pour qu'il l'allume. Il sent qu'elle cherche son regard, qu'il maintient volontairement fuyant. À quelques centimètres de son visage, madame Labelle souffle un peu de fumée dans sa direction. Pas croyable. On dirait qu'elle le fait exprès. Il se demande s'il trouve ça excitant. En tout cas, ça le dérange.

Elle reprend :

— Je sais pas quoi vous dire d'autre, monsieur Carignan. J'ai rien vu. Personne a rien vu.

— Et Lyne, pendant ce temps-là ? demande Suzanne.

— Elle venait juste de finir avec un homme. Elle se remettait belle, si vous voyez ce que je veux dire.

Marcus a l'impression que la tenancière tente de mettre Suzanne mal à l'aise, mais la journaliste ne bronche toujours pas. Une image étrange lui vient à l'esprit : celle de Suzanne se « remettant belle » après Léopold. Elle a tôt fait de disparaître. Madame Labelle reprend :

— Elle était pas toute seule par exemple. On a une grande salle de bains commune sur chaque étage. Il y a une autre fille qui était là en même temps que Lyne. Elles ont trouvé le corps ensemble.

— C'est pratique, commente la journaliste d'un ton absent.

Suzanne est désormais adossée contre une affiche passée de mode. Le côté de sa paume est taché d'encre et elle est occupée à jouer avec son stylo. Sa remarque ne passe pas inaperçue.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Rien. Personne a rien entendu, personne a rien fait. Et, au moment du meurtre, la dernière fille à avoir vu le gars vivant était quelque part d'autre avec quelqu'un d'autre. C'est vraiment pratique pour vous.

Marcus fait signe à Suzanne de se taire, mais il sent que le mal est déjà fait. Le regard de la tenancière s'assombrit, les commissures de sa bouche ne laissent plus apparaître aucune trace de sourire. Irritée, elle replie son éventail et décroise les jambes. Marcus est embêté par la tournure des événements. Qu'est-ce qui lui prend, à Suzanne ? La journaliste sait se comporter devant les témoins, elle n'a pas l'habitude de les irriter de la sorte.

— J'imagine que oui, concède madame Labelle. Mais écoutez, quand on a rien à se reprocher, on est pas pour faire semblant du contraire, non ?

— Est-ce qu'il serait possible qu'une de vos filles...

— J'ai plus rien à vous dire, sergent Carignan, l'interrompt madame Labelle.

Marcus tente d'amadouer la tenancière avec une cajolerie, mais rien n'y fait. Ses longs ongles grattent la peau moite de son cou. Sa poitrine tremble sous l'échancrure de sa robe. Elle refuse de se confier davantage.

Frustré, Marcus empoigne le bras de Suzanne et la tire vers la sortie.

— Carignan, would you excuse us ?

— Je peux finir sans toi.

— Great. Merci, madame Labelle. It's been a pleasure.

— Anytime, mon beau monsieur.

Le sergent-détective entraîne la journaliste dans le couloir, en bas des marches et jusqu'au vestibule souillé d'une neige

brunâtre traînée par les semelles. Il ignore les protestations de Suzanne et la tient d'une poigne ferme. Il a l'habitude avec elle, il sait comment s'y prendre. Dans la rue, des curieux sont toujours agglutinés près de l'entrée malgré le vent qui se lève. Il ne s'arrête pas de marcher jusqu'à ce qu'ils atteignent la ruelle. Au passage, Marcus intime à un agent de disperser la foule. Elle aussi, elle lui tombe sur les nerfs.

— Eille! Lâche-moi!

— I don't know what the hell you think you're doing, mais t'es mieux de faire attention.

Surprise par son ton, elle cesse de gigoter. Il s'écarte d'elle et lui brandit son index sous le nez en guise de menace.

— T'es pas une police, Suzanne. Ta job, c'est de fermer ta gueule pis de prendre des notes dans ton petit carnet. Understood?

— Mais je voulais juste...

— I know what you were trying to do, mais tu peux pas nous mettre à dos des témoins potentiels!

Il prend une profonde inspiration. Une fois, deux fois. Puis il lui explique à nouveau en quoi consiste leur relation de travail, en martelant chaque mot d'un index accusateur :

— J'ai pas besoin de t'emmener sur les scènes de crime. C'est une faveur que je te fais. I can take it back anytime.

Suzanne esquisse un mouvement pour lui répondre, mais son geste est interrompu par un haut-le-cœur. Elle se détourne brusquement et régurgite dans le banc de neige sale qui est amassé contre la façade de l'édifice. Il remarque que ce n'est pas la première fois qu'elle semble incommodée, dans les derniers jours... Il tend la main vers elle, comme pour l'aider. Elle le repousse.

— Je suis correcte, laisse faire.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi? T'es-tu malade?

— Je suis pas malade, je suis juste...

Avec des gestes tremblants, Suzanne s'allume une cigarette. Elle la porte à ses lèvres et en tire plusieurs grandes

bouffées qui semblent rétablir sa contenance. Peu à peu, ses joues reprennent leur teinte rosée habituelle. Elle n'a toujours pas répondu, on dirait qu'elle cherche ses mots.

Lentement, Suzanne pose une main contre le bas de son ventre et Marcus sent ses inquiétudes disparaître. Un sourire effleure ses lèvres, même s'il a la nausée lui aussi, même s'il trouve que cette soirée est franchement interminable. Ça fait longtemps qu'elle veut un enfant, Suzanne. Tant mieux pour elle.

Le sourire du sergent-détective fond presque aussitôt.

— Why didn't you say anything? It's bad luck for a pregnant woman to see a corpse! You shouldn't even be working in your condition!

— Dans ma condition?

Strident, l'éclat de voix de Suzanne rebondit dans la ruelle. Il écorche les oreilles de Marcus qui tonne en retour:

— Damn right!

— Parfait! Je m'en vais, t'es content?

Elle patauge en direction de la rue, puis se ravise et revient sur ses pas, fouillant son sac à main avec agitation. La voix de Marcus se fait plus calme, presque conciliante quand il demande:

— Vas-tu être correcte? Tu veux-tu de l'argent pour un taxi?

— Non, je veux pas d'argent. Voyons, Marcus.

Les yeux rivés sur l'embouchure de la ruelle, elle fouille toujours dans son sac à main, jusqu'à ce qu'elle trouve un bout de papier qu'elle plaque dans la paume de Marcus.

— Ma carte, avec le numéro du journal. Tu la passes aux filles? Pas à la Madame, mais aux autres? Sois discret, s'te plaît.

— Goddammit, Sue...

Un silence s'installe. Plus loin dans la rue, le calme semble enfin s'être rétabli. La foule s'est dispersée. Les gyrophares des voitures de police éclairent toujours les immeubles de leurs

balais circulaires. On peut entendre le souffle du vent, le bruit des pas à demi avalé par la neige.

La silhouette de Carignan se profile au bout de la ruelle.

— Tout est beau ? Marcus, j'ai besoin de toi pour interroger les autres guédailles, en dedans.

— I'll be right there, but madame Gauthier is going home.

Il enfonce la carte de Suzanne dans sa poche et se dirige de nouveau vers l'entrée du Mrs Louise.

La fenêtre est encore grande ouverte, mais Marcus étouffe quand même, malgré les flocons qui lui pincent la nuque, malgré la brise qui se faufile dans la chambre du Mrs Louise, malgré la pétarade des voitures qui défilent sur la rue. Mais que font-elles là à cette heure, toutes ces voitures ? Personne ne semble dormir dans cette maudite ville.

Ses yeux fatigués valsent sur ses notes. Il fait signe à la prostituée de sortir et d'appeler la prochaine. Enfin, il se ravise et hèle la jeune femme pour lui demander un rye. Il n'a pas le droit de boire au travail, c'est ce que son patron, l'assistant-directeur Bourdon, lui a dit, mais une fois n'est pas coutume ! Et il n'a pas l'habitude de travailler aussi tard. Et il vient de divorcer. Une tonne de bonnes excuses.

La fille indique qu'elle va revenir bien vite.

Carignan a fini de parler aux quelques clients qui étaient dans le Mrs Louise au moment du meurtre – rien à signaler de ce côté-là, paraît-il. Maintenant, il est parti interroger la veuve de Bouchard pendant que Marcus s'occupe de prendre le

témoignage des douze guidounes du Mrs Louise, même si elles n'ont pas grand-chose d'intéressant à lui raconter. Les cinq premières étaient au mieux apathiques, avachies sur leur chaise à le regarder de travers pendant qu'il parlait. Elles répondaient à ses questions à demi-mot. Les quatre suivantes n'étaient pas bien mieux, mais en plus, elles ont essayé de l'amener à l'étage pour lui faire profiter des services de la maison.

— C'est que vous nous faites perdre notre temps, monsieur, a dit l'une d'elles en lui tâtant le genou. Vous aimeriez pas faire d'une pierre deux coups ?

En d'autres circonstances, peut-être, mais pas maintenant. Ce n'est pas le travail qui l'en empêche. C'est plutôt le goût amer logé au fond de sa gorge, le goût de boisson et de déception et de tristesse.

La fille revient enfin avec un verre qu'il avale d'une traite. Il ne sent plus sa langue déjà, et une vibration se promène sur sa peau. De la sueur ? Il étouffe. Non, décidément, l'air circule mal dans cette pièce. Le col de sa chemise enserre sa gorge, il a l'impression d'avoir la tête coincée dans un étou. D'un signe de la main, Marcus implore la fille de lui servir un autre rye.

— Pis appelle la prochaine ! crie-t-il après la prostituée.

Une autre silhouette se profile dans l'entrebâillement de la porte. Bien en chair, blonde, frisée, la nouvelle arrivante a quelque chose qui lui rappelle Diane. Le sergent-détective renifle et lui fait signe de s'installer sur le fauteuil, face à lui. La fille porte une robe beige boutonnée par-devant, comme une longue chemise. Un des boutons à la hauteur de son buste est manquant. Son rimmel est étendu sous ses yeux, le fard de ses joues est estompé.

— Nom, âge, adresse.

Elle s'appelle Ruby Cherry – beau nom pour une putain, songe Marcus – et lui livre le tout dans un français cassé. Sans doute est-elle, comme lui, une pauvre anglophone perdue dans la métropole. Les questions habituelles sont scandées

(« Où étiez-vous aux alentours de 22 heures ? », « Le nom du client avec qui vous étiez ? », « Avez-vous vu quelque chose de spécial ? », « Avez-vous déjà tiré du pistolet ? ») et le sergent-détective griffonne les réponses d'une main fatiguée. Est-ce que le nouveau verre de rye va arriver bientôt ?

Soudain, quelque chose attire son attention.

— Could you say that again ? l'interrompt-il.

— I heard footsteps going down the stairs. Like someone running.

— When ?

— Around ten.

Des pas qui couraient vers la sortie ? La jeune femme se tortille sur sa chaise comme si elle craignait d'avoir parlé trop vite. Les commissures de ses lèvres badigeonnées de bourgogne tremblent.

Quelqu'un ment dans le lot. La Madame a juré n'avoir rien entendu ni vu personne passer.

— Il y a pas de sortie ici à part la porte principale, right ?

— Right. Est-ce que j'ai dit quelque chose de mal ?

— Nah, sweets. We're just talking. Après les pas, quoi d'autre ?

— Rien, dit-elle avec un roulement des épaules qui permet à Marcus d'entrevoir la courbe d'un sein entre les boutons de sa robe.

— Ta chambre, elle est où ?

Il pousse sur la table une carte dessinée d'une main malhabile, un plan de l'espace du Mrs Louise que Carignan a esquissé pour lui. D'un doigt boudiné, la jeune femme indique le milieu du couloir. Des maudites menteuses, se dit Marcus, the lot of them. Il a parlé aux filles dont les chambres étaient au bord de l'escalier. Elles ont juré n'avoir rien entendu. Elles auraient dû pourtant.

— Can I go now ?

— Yeah. Tell the other girl I want my rye.

— Yes, sir.

Il lorgne ses fesses alors qu'elle s'éloigne, puis retourne au plan. Ça veut dire qu'il va devoir reparler aux filles des premières chambres, mais il commence à se faire tard et il a de plus en plus la tête qui tourne.

Si seulement il pouvait mettre tout ça sur la glace et y repenser demain, à tête reposée...

Mais c'est possible, comprend-il soudainement. Il pourrait envoyer toutes les filles de l'établissement au quartier général pour la nuit, leur reparler au matin. Peut-être que ça les rendrait loquaces, une nuit dans une cellule de poste de police.

La fille revient avec le rye. Celui-ci aussi, le policier l'avale d'une traite. Puis, O'Malley demande à la demoiselle de faire entrer l'agent qui garde le couloir.

LUNDI 15 MARS

En revenant de la scène de crime, malgré la fatigue, Suzanne peine à trouver le sommeil. Elle en a l'habitude. Ça fait des mois qu'elle n'arrive pas à bien se reposer, ballottée par une nausée insidieuse qui choisit les pires moments pour refaire surface. Elle est angoissée par la vie qui grandit en elle, une vie qui pourrait s'éteindre à n'importe quel moment.

La journaliste croyait qu'un peu de travail l'aiderait à penser à autre chose, mais ses anciennes peurs recommencent à l'assaillir dès qu'elle retourne à la maison. Après quelques heures d'insomnie, elle sombre enfin et, en rêve, revoit la maison close et le cadavre, entend Marcus la sermonner, la tenancière lui répéter qu'elle est jolie, si jolie.

Elle s'extirpe tant bien que mal de son rêve. Léopold, à ses côtés, semble avoir un sommeil paisible. Une peur diffuse resurgit au creux de son sternum et Suzanne se presse dans le dos de son mari. Elle pose un long baiser sur ses cheveux blonds puis tente de synchroniser son souffle avec le sien pour arriver à se reposer, mais rien n'y fait. Vers 5 heures, Suzanne

se résigne à se lever. Elle laisse une note pour Léopold dans la cuisine et file vers le bureau.

Les rues désertes sont encore assombries par ce qui reste de la nuit. Celle-ci a été froide et une croûte de glace recouvre désormais la poudrerie de la veille. Le local du *Montréal-Matin* est complètement vide, comme elle s’y attendait. Ses collègues ne seront pas là avant des heures encore ; elle peut prendre tout son temps pour se concentrer, écrire et essayer d’éviter de s’attarder à toutes ses inquiétudes. Accompagnée par le bruit des radiateurs qui peinent à réchauffer les lieux, Suzanne s’installe devant sa machine à écrire. Il fait froid, au journal, comme partout à l’extérieur, et un fort vent crache sur la rue endormie.

De sa bourse, la journaliste sort ses notes concernant la scène de crime et commence à décrire la maison de débauche, les pièces, les prostituées... Un bon début, non ? Elle fera faire une esquisse de la scène du crime et de la dépouille. Elle en prend note. Et, plus tard, elle appellera Marcus pour avoir quelques citations accrocheuses et pour entendre le rapport du coroner.

Après quelques heures de travail, Suzanne s’étire en grimaçant sur sa chaise et porte une main à sa nuque pour la masser. Elle voit bien qu’elle est exténuée. En fait, elle a l’impression que sa tête bourdonne d’inquiétudes qui gobent toute son énergie.

Les amies de Suzanne ont déjà des enfants. Lorsqu’elles étaient enceintes, elles se transmettaient des conseils hérités de leurs mères et de leurs tantes, et Suzanne mémorisait toutes leurs paroles. Elle chérissait l’espoir d’un jour appliquer ces préceptes, mais désormais, tous ces avertissements lui reviennent de manière obsessive. Chaque jour, elle se répète qu’elle devrait manger pour deux, se ménager, s’efforcer d’être toujours bien mise devant son mari, éviter les échelles et les voitures et surtout les linges à vaisselle, dormir amplement...

Suzanne peine à démêler les superstitions des véritables conseils. Rien que d'y penser, elle sent l'angoisse qui monte. En plus, Marcus lui a dit que voir un cadavre porte malchance...

Justement, par superstition, mais surtout par appréhension, elle n'a pas encore révélé sa grossesse. Elle l'a déjà vécue, cette première saison de couches : elle retrouve les nausées, la fatigue, les hormones comme de vieilles amies. C'est la suite que Suzanne n'a jamais eu la chance de vivre. La menace d'une autre fausse couche plane toujours sur elle. Malgré les années, elle ne parvient pas à se déprendre de ses souvenirs. Et la peur, la peur est toujours la même. Elle pourrait le perdre aujourd'hui. C'est ce qu'elle se répète sans cesse, depuis des semaines, à toute heure du jour et de la nuit.

Attentionné comme jamais, Léopold essaie de la raser, lui répète de ne pas s'inquiéter, que ça ne se passera pas comme la première fois, que sa peur est irrationnelle, qu'une seule malchance ne veut pas dire qu'elle ne portera jamais d'enfants. Et il a raison, mais il ne sait pas tout. Il ne sait pas qu'elle a perdu un autre bébé pendant qu'il était en Europe. Dans une fausse couche encore plus précoce que la première. À peine six semaines, comme si l'enfant à venir n'avait jamais vraiment existé. Mais quelque chose existait, non ? Sinon, pourquoi sa disparition l'aurait démolie de la sorte ? Suzanne a préféré ne pas alerter Léo. De toute façon, elle n'a jamais été bonne pour annoncer les mauvaises nouvelles. Et après, plus le temps passait, plus elle se disait qu'au fond, celui-ci n'avait pas vraiment besoin de savoir. Il avait ses propres problèmes, une guerre à finir ; elle devait lui épargner une peine supplémentaire. Un jour, ils réussiraient à avoir un enfant. Un jour, elle pourrait oublier toutes ces cachotteries.

Mais Suzanne se doute que les secrets peuvent parfois resurgir. Cette angoisse-là s'ajoute à toutes les autres, à sa crainte de perdre ce bébé-ci ou de ne jamais pouvoir mener une grossesse à terme, ou encore d'y arriver et d'être une

mauvaise mère comme la sienne l'avait été. Il y a déjà tant d'écueils auxquels elle se heurte.

Mais au lieu de penser à tout ça, elle ferait mieux de se concentrer sur les bonnes choses dans sa vie, comme le fait que son mari semble prendre du mieux. Armé de ses somnifères, Léopold arrive désormais à dormir. Ses activités de détective privé le gardent occupé. Depuis qu'il a fait paraître une annonce dans le journal quelques mois auparavant, des hommes et des femmes viennent le voir pour le charger de retrouver des bijoux volés, de retracer d'anciennes flammes, de surprendre des maris infidèles avec leur maîtresse... Le tout l'amuse éperdument. Suzanne se dit que ça doit lui rappeler son travail de police, mais sans la mortalité qui va avec. D'autres fois encore, Léo fait équipe – officieusement – avec un Marcus O'Malley qui peine à mener seul ses enquêtes, ce qui n'est pas une si bonne chose que ça quand on y pense. Ça demeure toutefois préférable à sa léthargie de cet automne. En plus, leur mariage se porte de mieux en mieux. Le quotidien se remplit d'infimes mais précieuses joies. Une routine apaisante et satisfaisante s'est installée dans leur ménage. Tout semble donc bien aller. Peut-être qu'il en ira de même pour le bébé, qui sait ?

Quatorze semaines. Est-ce que ça sera assez pour que la grossesse prenne, cette fois-ci ?

Sentant l'angoisse remonter en elle, la journaliste expire fortement et se force à relire son article. Cette histoire de bordel l'inquiète, elle aussi. L'état du Mrs Louise était déplorable. Elle repense aux filles cernées, à leur air découragé et sans âme... Comment est-il possible que Suzanne n'ait jamais entendu parler des conditions terribles dans lesquelles ces femmes-là travaillent ?

Comme elle en a l'habitude lorsqu'elle est concentrée, Suzanne ferme les yeux et tapote l'arête de son nez – qu'elle a toujours trouvée trop prononcée –, en quête d'inspiration.

Puis, elle décide de recommencer depuis le début. Le texte n'est pas assez fort à son goût, il ne rend pas justice à l'état de délabrement du Mrs Louise. Les lambeaux de tapisserie qui pendaient sur les murs, les cadres de porte à la peinture écaillée... qui consentirait à travailler dans un endroit pareil? Sans doute des femmes qui n'ont pas d'autre choix. Suzanne sent qu'elle doit en témoigner, qu'il en va de son devoir de journaliste. Tout le monde doit savoir.

Et que dire de cette Ida Labelle, une des tenancières les plus célèbres de la ville? Son nom semble valser sur toutes les lèvres du monde interlope. Difficile de parler des maisons de désordre sans évoquer cette grande dame qui se pavane à la cour municipale lorsqu'elle y est convoquée, pour repartir chaque fois sans subir de sanctions... Suzanne n'avait pas l'intention de parler d'elle dans son article, mais elle sent qu'elle finira bien par le faire malgré elle.

Épuisée, elle se remet encore une fois à la tâche.

La sonnerie du téléphone retentit. Avec un coup d'œil vers l'horloge, la journaliste pose la main sur le combiné. Sept heures quinze. Qui peut bien l'appeler à cette heure-là?

— Suzanne Gauthier.

— Léopold Gauthier.

Son mari a la voix endormie mais joviale. Envahie à nouveau par la fatigue, Suzanne dépose la tête dans le creux de son coude. Rien qu'un instant, se dit-elle, un instant de repos pour parler à Léopold. Elle aurait vraiment dû rester au lit, tâcher de se reposer davantage. Elle n'a aucune peine à visualiser l'air qu'a son mari le matin, encore à moitié assoupi, quand il lui embrasse le bout du nez. Exténuée, amère, elle regrette d'être partie si vite et presse le téléphone contre son oreille.

— Bon matin, bel homme.

— Ben oui, c'est ça. Qu'est-ce que tu fais, Suzanne?

— Je suis venue travailler pour écrire l'article sur la scène de crime d'hier avec...

— J'avais deviné. Pour vrai, qu'est-ce que tu fais ?

Suzanne prend un instant pour réfléchir à sa réponse, mais son esprit s'égare. Ces temps-ci, elle peine à se concentrer bien longtemps. Cherchant une excuse pour justifier son absence si tôt le matin, elle promène son regard sur les babillards emplis de coupures de journaux – il y a là quelques-uns de ses articles, et ceux de ses collègues. Finalement, elle est trop lasse pour chercher bien loin et opte pour la franchise :

— Je me change les idées pour pas m'inquiéter.

— C'est ça que je me disais. Me semble que ça pourrait attendre, non ? Tu devrais rentrer à la maison. Je suis certain que je pourrais te changer les idées sur un temps rare, moi...

Une chaleur douce grimpe entre ses cuisses. Le moment de complicité plane un instant, puis elle y met fin en déclarant :

— J'ai dit à Marcus, hier. Pour le bébé.

Il y a un petit silence, puis un soupir lui parvient dans le combiné.

— J'ai pas de problème à ce qu'on en parle, c'est *toi* qui voulais pas qu'on le fasse, lui rappelle Léo. Parce que t'as peur que...

— Je sais. C'est juste que j'ai vomi.

— Dans le bordel ?

— Dans la ruelle. Marcus était là. J'ai pas eu le choix de lui dire. En plus, j'avais de la misère à mettre ma jupe, à matin. Je vais m'acheter une gaine en rentrant. Pour que ça paraisse le moins possible.

— Pour quoi faire ?

— Je pourrai plus travailler quand ça va trop se voir. Les gens vont dire que...

— Comme si ça te dérangeait ! s'esclaffe Léo.

— Quoi, ça ? De plus pouvoir travailler ?

— Ce que les gens pensent. Tu reviens quand à la maison, là ? As-tu déjeuné ? Si t'as vomi hier soir, en plus...

— Je sais pas, pis non, mais j'ai un article à retaper. Je veux parler de ce que ces femmes-là vivent...

— Qui ça, les catins ?

— Les prostituées. Oui, j'aimerais... je sais pas encore. Je vais voir. Mais j'ai du travail à faire. Je peux pas rentrer tout de suite.

Dans le tintement d'une clochette, une jeune femme franchit le seuil des bureaux du *Montréal-Matin*. Ses habits sont légers, compte tenu de la température. Elle est seulement vêtue d'un long veston sombre, dont les épaulettes sont couvertes de flocons. Elle frotte ses bottes sur le tapis rugueux de l'entrée, fouillant la grande salle du regard.

Suzanne se lève pour l'accueillir. Dans le combiné, elle balbutie :

— Je te rappelle, d'accord ?

Montréal, 1948. Les affaires roulent, dans le Red Light. Les tenancières de ce qu'on appelle pudiquement les « maisons de désordre » font oublier aux vétérans ce qu'ils ont vu en Europe, et n'ont aucun mal à convaincre les agents sous-payés de la Moralité de détourner les yeux. La situation est nettement moins rose pour les femmes qui sont à leur emploi. En dénonçant leurs conditions de vie déplorables dans le *Montréal-Matin*, Suzanne Gauthier dérange beaucoup de monde. Depuis quelque temps, la journaliste se sent épiée, mais quand elle tente de convaincre son ami Marcus O'Malley de prendre ses inquiétudes au sérieux, le sergent-détective fait la sourde oreille. Il faut dire qu'il n'est pas le plus fin limier de la Sûreté provinciale...

Dans ce grand polar noir à la fois truculent et sensible, Catherine Côté dépeint avec justesse les mutations profondes que traversait la société québécoise d'après-guerre.

CATHERINE CÔTÉ a publié des nouvelles, deux recueils de poésie dont *Dans ta grande peau* (l'Hexagone, 2019), trois romans d'horreur pour la jeunesse et un premier roman noir, *Brébeuf* (Triptyque, 2020).

ISBN 978-2-89649-987-8



Le Groupe
Livre
QUÉBÉCOR